

Le Doct. Ce n'est pas ma faute ; c'est la vôtre si vous n'avez rien de ce qu'il faut pour parvenir. Vous êtes trop jeune, trop timide ; vous vous effrayez d'un rien. Dans la dernière maladie de M^{me} de Nangis, par exemple, quand j'ai prescrit cette ordonnance salutaire, qui l'a sauvée, je vous ai vu pâlir, hésiter. . . . Vous ne sauriez jamais de vous-même prendre un parti vigoureux et décisif.

Ernest. C'est ce qui vous trompe, Monsieur ; selon moi, cette ordonnance devait tuer la malade.

Le Doct. (d'un air railleur.) Vraiment ! qui vous l'a dit ?

Ernest. L'événement même ; car je n'en ai pas suivi un mot : j'ai fait tout le contraire ; et la marquise existe encore.

Le Doct. (furieux.) Monsieur, un pareil manque d'égards. . . . un tel abus de confiance. . . .

Ernest. Vous êtes le seul qui en soyez instruit ; mais quand je me tais sur ce qui pourrait nuire à votre réputation, ne cachez pas au moins ce qui pourrait servir la mienne. Que la bonté soit chez vous égale au talent ; et quand vous êtes arrivé, daignez tendre la main à ceux qui marchent derrière vous !

Le Doct. Demain, Monsieur, vous êtes libre, nous nous séparerons. (*A Guillaume qui entre.*) Hé bien, cette voiture. . . .

Guillaume. Elle est prête.

Le Doct. C'est bien heureux ! Vous porterez cette lettre à l'instant à l'hôtel de Nangis ? Vous la remettrez à la marquise elle-même, entendez-vous ? (*à Ernest.*) Adieu, Monsieur. (*à part.*) Un jeune homme qui me doit tout. . . . que j'ai fait ce qu'il est. . . . quelle ingratitude ! (*Il sort.*)

SCRIBE.—Né à Paris, en 1791.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Lucinde.
LUCINDE, fille de Géronte.
SGANARELLE, mari de Martine.
MARTINE, femme de Sganarelle.
M. ROBERT, voisin de Sganarelle.
VALÈRE et LUCAS, domestiques de Géronte.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, MARTINE.

Sgan. Non, je te dis que je n'en veux rien faire ; c'est à moi de parler et d'être le maître.

Mart. Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

Sgan. Oh ! la grande fatigue que d'avoir une femme ! et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est un être insupportable !

Mart. Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote.

Sgan. Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache comme moi raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su dans son jeune âge son rudiment par cœur.

Mart. Peste du fou !

Sgan. Peste de la femme !

Mart. Maudits soient l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui !

Sgan. Maudit soit le notaire qui me fit signer ma ruine !

Mart. C'est bien à toi vraiment à te plaindre de cette affaire ! Devrais-tu être un seul moment sans rendre grâce au ciel de m'avoir pour ta femme ! et méritais-tu d'épouser une personne comme moi ?

Sgan. Hé ! tu fus bien heureuse de me trouver.

Mart. Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à la misère ; un traître, qui mange tout ce que j'ai !

Sgan. Tu as menti, j'en bois une partie.
Mart. Qui vend pièce à pièce tout ce qui est dans le logis !
Sgan. C'est vivre de ménage.*
Mart. Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais !
Sgan. Tu t'en lèveras plus matin.
Mart. Enfin qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison !
Sgan. On en déménage plus aisément.
Mart. Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire !
Sgan. C'est pour ne me point ennuyer.
Mart. Et que veux-tu pendant ce temps que je fasse avec ma famille ?
Sgan. Tout ce qu'il te plaira.
Mart. J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.
Sgan. Mets-les à terre.
Mart. Qui me demandent à toute heure du pain.
Sgan. Donne-leur le fouet : quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soûlé dans ma maison.
Mart. Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent tous jours de même ?
Sgan. Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.
Mart. Que j'endure éternellement tes insolences ?
Sgan. Ne nous emportons point, ma femme.
Mart. Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?
Sgan. Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante, et que j'ai le bras assez bon.
Mart. Je me moque de tes menaces.
Sgan. Ma petite femme, ma mie !
Mart. Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.
Sgan. Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.
Mart. Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?
Sgan. Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.
Mart. Infâme !
Sgan. Ah ! vous en voulez donc ? Voici le vrai moyen de vous apaiser. (*Sganarelle prend un bâton et menace de battre sa femme.*)

* *Vivre de ménage*, Vivre avec économie ; et par plaisanterie, Vendre ses meubles pour subsister.

SCÈNE II.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. Rob. Holà ! holà ! holà ! Fi ! Qu'est-ce-ci ? Quelle infamie ! Peste soit le coquin de vouloir battre sa femme !
Mart. (*à M. Rob.*) Et je veux qu'il me batte, moi.
M. Rob. Ah ! j'y consens de tout mon cœur.
Mart. De quoi vous mêlez-vous ?
M. Rob. J'ai tort.
Mart. Est-ce là votre affaire ?
M. Rob. Vous avez raison.
Mart. Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes !
M. Rob. Je me rétracte.
Mart. Qu'avez-vous à voir là-dessus ?
M. Rob. Rien.
Mart. Est-ce à vous d'y mettre le nez ?
M. Rob. Non.
Mart. Mêlez-vous de vos affaires.
M. Rob. Je ne dis plus mot.
Mart. Il me plaît d'être battue.
M. Rob. D'accord.
Mart. Ce n'est pas à vos dépens.
M. Rob. Il est vrai.
Mart. Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire. (*Elle lui donne un soufflet.*)
M. Rob. (*à Sganarelle.*) Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, battez comme il faut votre femme ; je vous aiderai, si vous le voulez.
Sgan. Il ne me plaît pas, moi.
M. Rob. Ah ! c'est une autre chose.
Sgan. Je la veux battre, si je le veux ; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.
M. Rob. Fort bien.
Sgan. C'est ma femme, et non pas la vôtre.
M. Rob. Sans doute.
Sgan. Vous n'avez rien à me commander.
M. Rob. D'accord.
Sgan. Je n'ai que faire de votre aide.
M. Rob. Très volontiers.
Sgan. Et vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre

et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt. (*Il bat M. Robert, et le chasse.*)

SCÈNE III.

MARTINE, VALÈRE, LUCAS.

Mart. (se croyant seule.) Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger de mon mari ? Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton qu'il a voulu me donner me reviennent au cœur. (*Heurtant Valère et Lucas.*) Ah ! messieurs, je vous demande pardon ; je ne vous voyais pas, et cherchais dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

Val. Chacun a ses soins dans ce monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

Mart. Serait-ce quelque chose où je puisse vous aider ?

Val. Cela se pourrait ; nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attequée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle : mais on trouve parfois des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire ; et c'est là ce que nous cherchons.

Mart. (bas, à part.) Ah ! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon mari ! (*haut.*) Vous ne pouviez jamais mieux vous adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; nous avons ici un homme, le plus merveilleux homme du monde pour les maladies désempérées.

Val. Hé ! de grâce, où pouvons-nous le rencontrer ?

Mart. Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

Luc. Un médecin qui coupe du bois !

Val. Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire ?

Mart. Non ; c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paraître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant que d'exercer les merveilleux talents qu'il a reçus du ciel pour la médecine.

Val. C'est une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

Mart. La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité, et je vous donne avis qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en tête, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

Val. Voilà une étrange folie !

Mart. Il est vrai ; mais après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

Val. Comment s'appelle-t-il ?

Mart. Il s'appelle Sganarelle. Mais il est aisé à connaître : c'est un homme qui a une longue barbe noire, et qui porte un habit jaune et vert.

Val. Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites ?

Mart. Comment ! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenait morte il y avait déjà six heures, et l'on se disposait à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche ; et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre comme si de rien n'eût été.

Luc. Ah !

Val. Il fallait que ce fût quelque goutte d'or potable.

Mart. Cela pourrait bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras, et les jambes. On n'y eut pas plus tôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire, et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette.

Luc. Ah !

Val. Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

Mart. Qui en doute ?

Luc. Voilà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher.

Val. Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

Mart. Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement que je vous ai donné.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS.

Sgan. (*voyant qu'on l'examine.*) A qui en veulent ces gens-là ?

Val. (*à Lucas.*) C'est lui assurément.

Luc. (*à Valère.*) Le voilà tout comme on nous l'a dépeint.

Sgan. (*à part.*) Ils consultent en me regardant. Quel dessein auraient-ils ?

Val. Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

Sgan. Hé ! quoi ?

Val. Je vous demande si ce n'est pas vous qui vous nommez Sganarelle ?

Sgan. Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

Val. Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

Sgan. En ce cas, c'est moi qui me nomme Sganarelle.

Val. Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons ; et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

Sgan. Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

Val. Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites. Mais, couvrez-vous, s'il vous plaît ; le soleil pourrait vous incommoder.

Sgan. (*à part.*) Voici des gens bien pleins de cérémonies. (*Il se couvre.*)

Val. Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous ; les habiles gens sont toujours recherchés ; et nous sommes instruits de votre capacité.

Sgan. Il est vrai, messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

Val. Ah ! monsieur ! . . .

Sgan. Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

Val. Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

Sgan. Mais aussi je les vends cent dix sous le cent.

Val. Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

Sgan. Je vous promets que je ne saurais les donner à moins.

Val. Monsieur, nous savons les choses.

Sgan. Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

Val. Monsieur, c'est se moquer que . . .

Sgan. Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

Val. Parlons d'autre façon, de grâce.

Sgan. Vous en pourrez trouver autre part à moins ; il y a fagots et fagots : mais pour ceux que je fais . . .

Val. Hé ! monsieur, laissons-là ce discours.

Sgan. Non, en conscience ; vous en paierez cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

Val. Faut-il, monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte ! qu'un homme si savant, un fameux médecin comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a !

Sgan. (*à part.*) Il est fou.

Val. De grâce, monsieur, ne dissimulez point avec nous.

Sgan. Comment ?

Luc. Tout ce tripotage ne sert de rien ; nous savons ce que nous savons.

Sgan. Quoi donc ? que voulez-vous me dire ? Pour qui me prenez-vous ?

Val. Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

Sgan. Médecin vous-même ; je ne le suis point, et je ne l'ai jamais été.

Val. (*bas.*) Voilà sa folie qui le tient. (*haut.*) Monsieur, ne niez pas les choses davantage ; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

Sgan. A quoi donc ?

Val. A de certaines choses dont nous serions fâchés.

Sgan. Venez-en à tout ce qu'il vous plaira : je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous voulez me dire.

Val. (*bas.*) Je vois bien qu'il faut se servir du remède. (*haut.*) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

Luc. Hé ! n'hésitez pas davantage, et confessez franchement que vous êtes médecin.

Sgan. Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

Val. Puisque vous le voulez, il faut bien s'y résoudre.

(*Ils prennent chacun un bâton, et le frappent.*)

Sgan. Ah ! ah ! ah ! messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

Val. Pourquoi, monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

Luc. A quoi bon nous donner la peine de vous battre ?

Val. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

Luc. J'en suis fâché, franchement.

Sgan. Qu'est-ce-ci, messieurs ? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin ?

Val. Quoi ! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ?

Luc. Il n'est pas vrai que vous soyez médecin ?

Sgan. Non, non, très certainement. (*Ils recommencent à le battre.*) Ah ! ah ! Hé bien ! messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin ; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer.

Val. Ah ! voilà qui va bien, monsieur ; je suis ravi de vous voir raisonnable.

Luc. Vous me mettez la joie au cœur, quand je vous entends parler comme cela.

Val. Je vous demande pardon de toute mon âme.

Luc. Je vous demande excuse de la liberté que j'ai prise.

Sgan. (*à part.*) Ouais ! serait-ce bien moi qui me tromperais, et serais-je devenu médecin sans m'en être aperçu ?

Val. Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes ; et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

Sgan. Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ?

Val. Comment ! vous êtes le plus habile médecin du monde.

Luc. Un médecin qui a guéri je ne sais combien de maladies.

Sgan. Peste !

Val. Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

Sgan. Je gagnerai ce que je voudrai ?

Val. Oui.

Sgan. Ah ! je suis médecin, sans contredit. Je l'avais oublié ; mais je m'en ressouvins. De quoi est-il question ? Où faut-il se transporter ?

Val. Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

Sgan. Je ne l'ai pas trouvée.

Val. Allons, monsieur.

SCÈNE V.

VALÈRE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS.

Val. Monsieur, préparez-vous. Voici votre médecin qui entre.

Gér. Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE, en robe de médecin, avec un chapeau pointu.

Hippocrate dit... que nous nous couvriions tous deux.

Gér. Hippocrate dit cela ?

Sgan. Oui.

Gér. Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

Sgan. Dans son chapitre... des chapeaux.

Gér. Puisque Hippocrate le dit, il faut le faire.

Sgan. Monsieur le médecin, ayant appris les merveilleuses choses...

Gér. A qui parlez-vous, de grâce ?

Sgan. A vous.

Gér. Je ne suis pas médecin.

Sgan. Vous n'êtes pas médecin ?

Gér. Non, vraiment.

Sgan. Tout de bon ?

Gér. Tout de bon.

(*Sganarelle prend un bâton, et frappe Gêronte.*)

Ah ! ah ! ah !

Sgan. Vous êtes médecin maintenant, je n'ai jamais eu d'autre diplôme.

Gér. (*à Valère.*) Quel enragé m'avez-vous là amené ?

Val. Je vous ai bien dit que c'était un médecin gogue-nard.

Gér. Oui ; mais je l'enverrai promener avec ses gogue-narderies.

Luc. Ne prenez pas garde à cela, monsieur, ce n'est que pour rire.

Gér. Cette raillerie ne me plait pas.

Sgan. Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

Gér. Monsieur, je suis votre serviteur.

Sgan. Je suis fâché. . . .

Gér. Cela n'est rien.

Sgan. Des coups de bâton. . . .

Gér. Il n'y a pas de mal.

Sgan. Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

Gér. Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

Sgan. Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi ; et je souhaiterais de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

Gér. Je vous suis obligé de ces sentiments.

Sgan. Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.

Gér. C'est trop d'honneur que vous me faites.

Sgan. Comment s'appelle votre fille ?

Gér. Lucinde.

Sgan. Lucinde ! ah ! beau nom à médicamenter !

Gér. Je vais voir un peu ce qu'elle fait.

SCÈNE VI.

SUJET.

Géronte veut obliger sa fille à épouser un homme qu'elle n'aime point ; elle, pour se délivrer de ce mariage, feint d'être malade.

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS.

Sgan. Est-ce là la malade ?

Gér. Oui. Je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir.

Sgan. Qu'elle s'en garde bien ! Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

Gér. Allons, un siège.

Sgan. (*assis entre Géronte et Lucinde.*) Voilà une malade qui n'a pas tant mauvaise mine.

Gér. Vous l'avez fait rire, monsieur.

Sgan. Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (*à Lucinde.*) Hé bien ! qu'avez-vous ? Quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE, *portant sa main à sa bouche, à sa tête, et sous son menton.*

Han, hi, hon.

Sgan. Je ne vous entends point. Quel langage est-ce là ?

Gér. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusqu'ici on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

Sgan. Et pourquoi ?

Gér. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

Sgan. Et qui est ce sot là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Je voudrais que la mienne eût cette maladie ! je me garderais bien de la vouloir guérir.

Gér. Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

Sgan. Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu : ce mal l'opprime-t-il beaucoup ?

Gér. Oui, monsieur.

Sgan. Tant mieux. (*à Lucinde.*) Donnez-moi votre bras. (*à Géronte.*) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

Gér. Hé ! oui, monsieur, c'est là son mal ; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

Sgan. Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire, C'est ceci, c'est cela : mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

Gér. Oui : mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

Sgan. Il n'est rien de plus aisé ; cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

Gér. Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

Sgan. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

Gér. Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

Sgan. Aristote, là-dessus, dit. . . de fort belles choses.

Gér. Je le crois.

Sgan. Ah ! c'était un grand homme !

Gér. Sans doute.

Sgan. Grand homme tout-à-fait ; un homme qui était (*levant le bras depuis le coude*) plus grand que moi de tout cela. Entendez-vous le latin ?

Gér. En aucune façon.

Sgan. (*se levant brusquement.*) Vous n'entendez point le latin ?

Gér. Non.

Sgan. Il n'y a pas de mal ; vous n'êtes pas obligé d'être aussi savant que nous.

Gér. Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

Sgan. Mon avis est qu'on la remette dans son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

Gér. Pourquoi cela, monsieur.

Sgan. Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

Gér. Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin.

Sgan. Je reviendrai voir ce soir en quel état elle sera.

PRÉCIS DU RESTE DE LA PIÈCE.

Léandre, à qui Lucinde est attachée, venant à faire un grand héritage, Géronte consent à lui donner sa fille en mariage, et celle-ci recouvre l'usage de la parole. Sganarelle, bien payé de ses ordonnances, prend goût au métier. Il raisonne ainsi sur sa nouvelle profession :—“ Ma foi, cela ne va pas mal. On vient me chercher de tous côtés ; et, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le meilleur métier de tous ; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos ; et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier en faisant des souliers ne saurait gâter un morceau de cuir qu'il n'en paie les pots cassés ;* mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profession est qu'il y a, parmi les morts, une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde, et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui les a tués.”

* Payer les pots cassés, *to pay the piper.*

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

PERRETTE, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,

Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.

Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.

Il m'est, disait-elle, facile

D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile

S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;

Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,

Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?

Perrette là-dessus saute aussi, transportée :

Le lait tombe ; adieu, veau, vache, cochon, couvée.

La dame de ces biens, quittant d'un œil marri

Sa fortune ainsi répandue,

Va s'excuser à son mari,

En grand danger d'être battue.

Le récit en farce en fut fait ;

On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?

Qui ne fait châteaux en Espagne ?

Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux.

LA FONTAINE.

LES CHÂTEAUX EN ESPAGNE.

VICTOR, valet d'ORLANGE, l'homme aux châteaux.

ON peut bien quelquefois se flatter dans la vie :

J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,

Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh non ;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : " Prenez, car c'est là le meilleur."

Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur !
J'achèterai d'abord une ample seigneurie . . .
Non, plutôt une bonne et grasse métairie ;
Oh ! oui, dans ce canton ; j'aime ce pays-ci ;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc à mon tour des gens à mon service,
Dans le commandement je serai peu novice ;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi ! gros fermier ! j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir :
De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant ! et puis cela rapporte.
Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses !
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Je serai plus heureux que Monsieur sur un trône.
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : " Voilà
Ce bon monsieur Victor." Cela me touchera.
Je puis bien m'abuser ; mais ce n'est pas sans cause .
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose ;

(Il cherche.)

Sur un billet. Je veux revoir ce cher . . . Hé mais . . .
Où donc est-il ? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?
Ah ! l'aurais-je perdu ? Serait-il bien possible ?
Mon malheur est certain : Me voilà confondu.

(Il crie.)

Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu.

COLLIN-D'HARLEVILLE, *les Châteaux en Espagne.*

FRAGMENTS.

QUAND un homme arrive au pouvoir, il a toutes les vertus
d'une épitaphe ; qu'il tombe dans la misère, il a plus de vices
que n'en avait l'enfant prodigue.—(De Balzac.)

Accoutume-toi à l'économie, si tu ne veux pas te préparer
une vieillesse mal aisée et délaissée de tout le monde ; car
quoiqu'il ne faille pas trop estimer les richesses, il est bon
pourtant de passer pour être à son aise, parce que partout le
pauvre est méprisé.—(Fragment du XII^e siècle.)

Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui
se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule,
comme les uns restent en arrière, comme les premiers recu-
lent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image
est si juste que le mot qui l'exprime a passé dans la langue
du peuple. Il appelle faire fortune, *se pousser*.—(Chamfort.)

Il y a une différence si immense entre celui qui a sa for-
tune toute faite et celui qui la doit faire, que ce ne sont pas
deux créatures de la même espèce.—(Voltaire.)

Chaque peuple a son objet de crainte particulier. En
Espagne, on craint par-dessus tout, l'enfer ; en Italie, la
mort ; en Angleterre, la servitude et la pauvreté ; en France,
le ridicule et le déshonneur.—(Comte de Ségur.)

En fait de malheurs, regardez toujours au-dessous de
vous ; en fait de vertu et de science, regardez toujours au-
dessus ; ce sera le moyen de vous préserver du désespoir et
de l'orgueil.—(Pensée de Saint-Martin.)

Les personnes vraiment de bonne compagnie sont toujours
les plus difficiles à blesser : le soin de leur réhabilitation ne
les oblige pas de se gendarmer à tout propos.—(Marquis de
Custine.)

Les peuples du continent ont remarqué qu'on trouve rare-
ment un Anglais deux jours de suite de la même humeur.—
(Pouqueville.)